

**1940 -1941 (hiver)**

**Herbert TRAUBE**

***Juif interné avec ses amis espagnols***

Témoignage inédit publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 121 (décembre 2010), p. 7 à 12. Intertitres de la rédaction.

*Herbert Traube, de Menton, avait quinze ans lorsqu'il fut interné à Gurs, en octobre 1940, avec sa mère. Il nous livre ici ses souvenirs d'adolescent, sans haine ni esprit de vengeance.*

« L'objet de ma lettre est un témoignage. Le témoignage d'un ancien interné du camp de Gurs.

Comme une majorité des rescapés de la déportation ou des combats de la seconde guerre, j'ai occulté, pendant des dizaines d'années, ces souvenirs, enfouis au fond de ma mémoire.

J'avais honte. Honte d'avoir survécu alors que des millions de mes semblables ont péri ? Nécessité de reconstruire ma vie, de ME reconstruire après ces années d'horreur ? Besoin de créer une famille, de redevenir un monsieur-tout-le-monde ?

Quoi qu'il en soit, ce n'est que dernièrement, à la demande insistante de mes petits-enfants, que je me suis résolu à témoigner. Mais témoigner pourquoi ? Ce que l'on appelle depuis quelque temps le *devoir de mémoire* ne doit pas être, à mon avis, un simple rappel du passé. Ce doit être, surtout, une leçon. Apprendre aux jeunes (et aux moins jeunes, aussi, hélas) à quelles extrémités peut conduire la xénophobie, l'antisémitisme, la haine de l'autre. Réapprendre aux jeunes ce que veulent dire ces mots: tolérance, fraternité et, pourquoi pas, civisme.

Voici mon histoire, résumée en quelques lignes

Je suis arrivé au camp de Gurs en octobre 1940, en compagnie de ma mère, avec peut-être le premier *convoi* de juifs étrangers, consécutif aux lois antisémites récemment promulguées.

Je suis né à Vienne le 15 juillet 1924. Après la *Nuit de Cristal* (9 novembre 1938), mon père fut arrêté et déporté à Dachau. Ma mère et moi, nous avons trouvé refuge à Bruxelles, que nous quittâmes le 12 mai 1940, avec un train de réfugiés belges. Ce train, bondé de réfugiés, nous amena jusqu'à Luchon. Là, nous fûmes triés et répartis en plusieurs groupes. Le nôtre, fort d'une centaine de personnes, échoua dans un village de l'Ardèche, Villeneuve-de-Berg, où nous passâmes tout l'été. Il y avait quelques juifs parmi nous, plusieurs Espagnols et quelques Belges.

Début octobre 1940, on nous fit savoir que l'organisme d'accueil des réfugiés ne pouvait plus nous prendre en charge. Nous devions rentrer chez nous. Mais rentrer où ? Quel *chez nous* ? Nous n'avions plus de *chez nous*. Les Belges et les Français du nord purent

rentrer chez eux, mais pas les Espagnols, ni nous, les juifs étrangers. En outre, nos ressources étaient insuffisantes pour payer les frais de séjour. On allait donc nous envoyer dans un *centre d'accueil*.

### **Arrivée au camp de Gurs**

Ce centre d'accueil n'était autre que le camp de Gurs.

Nous y arrivâmes par une journée brumeuse, sous un léger crachin. Les archives du camp indiquent que nous y fûmes internés le 20 octobre, mais je suis certain que c'était quelques jours avant, probablement vers le 10 ou le 15.

Nous étions frigorifiés à la descente du camion qui nous avait pris en charge à l'arrêt du train. On nous fit aligner avec nos baluchons, sur l'allée centrale du camp. Je me souviens de nos regards horrifiés, lorsque nous découvrîmes les barbelés et la guérite du garde mobile, à l'entrée du camp.

Des baraques alignées à perte de vue ! C'était donc ça, le centre d'accueil dont on nous avait parlé à Villeneuve-de-Berg !

Les femmes et les enfants furent dirigés vers l'autre extrémité du camp. Restaient... deux garçons. Moi-même et un autre jeune de mon âge, qui avait tout juste 16 ans. Nous étions trop vieux pour rester avec les femmes. Et comme il n'y avait pas d'hommes adultes, dans notre groupe, nous restions tous les deux seuls.

Un garde nous amena vers une baraque, pas trop éloignée de l'entrée du camp. Nous découvrîmes alors l'épouvantable boue qui recouvrait l'ensemble des espaces entourant les baraques. Quelques planches posées en guise de chemin sur cette boue étaient censées raccorder la porte d'entrées de l'îlot à la baraque en question.

### **L'internement avec nos amis espagnols**

La baraque n'était occupée que par une dizaine de personnes. C'étaient des Espagnols, anciens aviateurs, qui nous accueillirent chaleureusement. Ils nous traitèrent comme des jeunes frères et nous apprirent *la vie au camp*. Pourquoi étaient-ils séparés des autres Espagnols, seuls dans un îlot par ailleurs vide ? Nous n'en sûmes jamais rien.

Ils nous aidèrent à nous installer sur des châlits de bois, recouverts d'un sac rempli de paille, avec une couverture pour chacun. Ils cherchèrent à nous consoler en nous questionnant sur nos origines, nos familles et le pourquoi de notre internement au camp.

Le chef du groupe parlait français, bien mieux que moi à l'époque. Il nous apprit que des lois antisémites avaient été récemment votées par Vichy, qui étaient sans doute à l'origine de notre enfermement.

Le lendemain, le chef du camp, un officier d'un certain âge, nous fit appeler. Il nous dit en substance : "*Vous devez vous rendre utiles. Vous serez des estafettes et vous porterez des messages dans les autres îlots du camp.*"

Ce *travail* était le bienvenu ! Nous pouvions ainsi parcourir la longue allée centrale (non boueuse !) et rendre visite à nos mères, à l'autre bout du camp.

De plus, l'officier nous donna une autorisation spéciale, qui nous permettait de quitter le camp pour aller aux approvisionnements, dans les fermes des environs. C'était un rare privilège, car je crois que nous étions les deux seuls à en bénéficier.

Quelques jours après notre élévation au rang d'estafettes, l'officier nous fit appeler de nouveau. Il nous demanda :

- "*Pourquoi avez-vous quitté votre pays, l'Autriche ?*"

- *Mais parce que nous sommes juifs. Les nazis nous ont mis dehors.*

- *Ah bon ! Vous êtes juifs !"*

Il devait certainement s'en douter, mais il voulait en avoir la confirmation. Et comme son idole, le Maréchal, dont le portrait était accroché derrière son siège, avait interdit de donner un travail de confiance à des juifs, notre mission d'estafettes prit fin.

Cet officier, était-ce un bourreau en devenir, ou simplement un militaire obéissant aux ordres, à tous les ordres, sans se poser de questions ?

Il nous laissa toutefois notre autorisation de sortir du camp, une fois par semaine, pour faire des achats de nourriture. Ce qui aidait grandement ma mère, dont l'état de santé commençait à décliner.

Nos amis espagnols se livraient à des activités artistiques et troquaient leurs œuvres contre de la nourriture, auprès des gardes mobiles. Le u chef était un peintre de talent, capable de faire des portraits d'après photo, ou des paysages, à la demande, ou des tableaux dont le contenu "n'était pas pour nos jeunes yeux". D'autres avaient réussi à créer une véritable fonderie d'aluminium et fabriquaient des modèles miniatures d'avions, avec une patience et une minutie qui nous laissaient pantois.



Herbert Traube en 1945

### **La misère de Gurs**

La nourriture était en dessous de tout. Qu'aurions-nous mangé, si nous n'avions pas eu le complément fourni par nos razzias, dans les environs ?

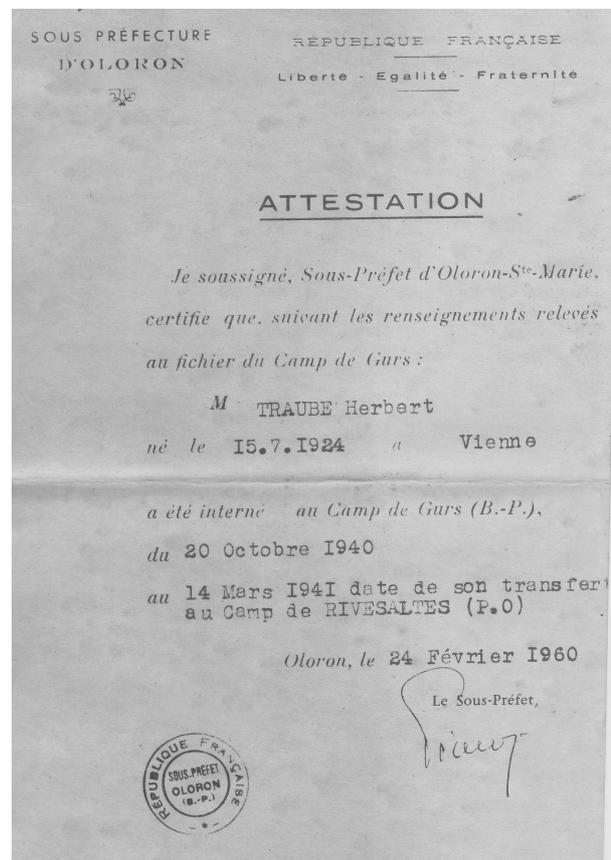
A la fin du mois d'octobre, l'arrivée des juifs badois changea notre statut de jeunes protégés des internés espagnols. On nous transféra auprès des nouveaux venus. C'étaient des gens complètement déboussolés, abasourdis, perdus, ne comprenant pas –ou plutôt trop- ce qui leur arrivait.

Mais il y avait aussi des gens transférés du camp de Saint-Cyprien. Eux, ils avaient déjà l'expérience des camps. Or, mon jeune compagnon eut la surprise de reconnaître, parmi ces derniers, son propre père. Il s'arrangea pour aller s'installer avec lui.

De mon côté, on m'attribua une pailleasse, près de l'entrée de la baraque. On était dérangé pendant toute la nuit par les gens qui allaient aux latrines. Aussi, décidais-je de retourner dormir chez mes amis espagnols. Le soir venu, je me faufilais hors de l'îlot et je rejoignais l'îlot en face, par une brèche de la porte. Le matin, je revenais dans ma baraque.

Je passais la journée comme je pouvais. Nous pouvions alors circuler à l'intérieur du camp, sans trop de difficultés. De plus, les gardes me connaissaient et *m'avaient à la bonne*. J'étais un *ancien*...

Le temps était souvent gris, brumeux et humide. Dans les baraques, cette humidité était omniprésente et l'unique poêle à bois ne réchauffait pas grand-chose. On manquait chroniquement de combustible. Lors de mes déplacements nocturnes, je me rendais dans les baraques vides de l'îlot en face et je démontais quelques planches, par ci par là, pour améliorer le chauffage. Je revois encore les gens, groupés autour du poêle, le soir, avant l'extinction des feux, manteaux et couvertures sur les épaules, essayant de se réchauffer un peu afin de pouvoir s'endormir.



L'attestation d'internement à Gurs d'Herbert Traube

Un soir, l'homme qui était couché près de l'entrée, enroulé dans sa couverture, sur sa pailleasse, se mit à trembler de plus en plus fort. Puis, on se rendit compte qu'il avait perdu connaissance. Il râlait. On appela un médecin interné dans une baraque voisine. Mais lorsqu'il arriva, l'homme avait cessé de râler, il était mort. Mort d'épuisement, de faim, de désespoir... C'était le premier mort que je voyais dans ma vie. Hélas, ce ne fut pas le dernier.

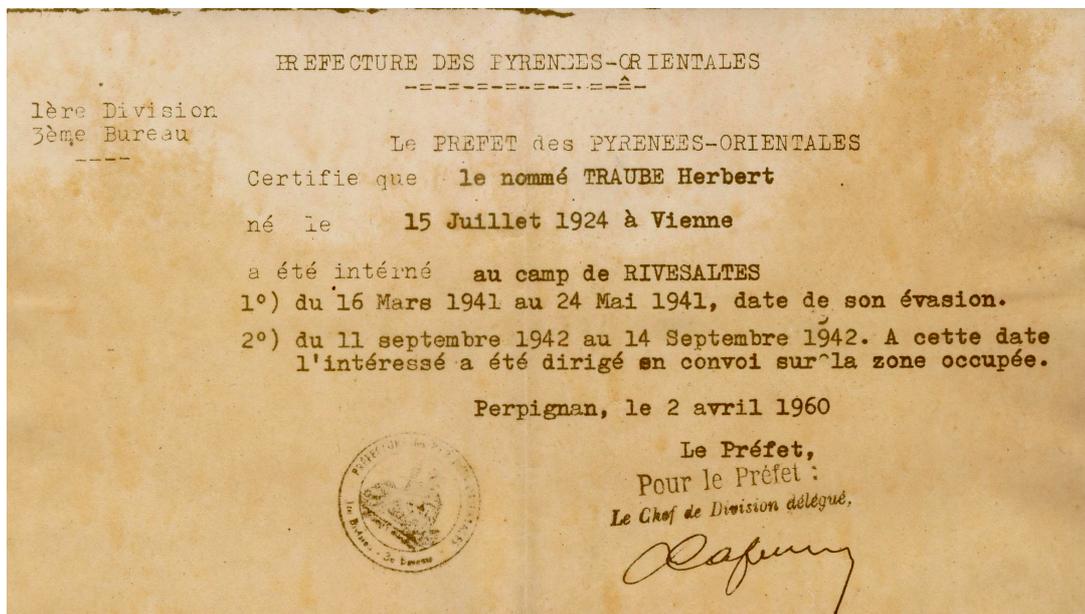
J'ai d'autres souvenirs, plus ou moins confus. La distribution de la soupe maigrichonne, la toilette à l'eau glacée, la chasse aux poux, etc. etc...

J'allais souvent voir ma mère, à l'autre bout du camp. Les gardes me laissaient circuler sans trop de problèmes, mais je ne devais pas entrer dans l'îlot des femmes. Nous nous voyions à travers les barbelés.

Vers le milieu du mois de mars, nous fûmes transférés au camp de Rivesaltes. C'est alors que prit fin mon expérience de Gursien.

### Après Gurs, survivre et combattre

Peu de temps après notre arrivée à Rivesaltes, ma mère mourut. De malnutrition et de manque de soins. Je fus autorisé à assister à ses obsèques et en profitais pour m'enfuir du camp.



L'attestation du double internement d'Herbert Traube à Rivesaltes

Je finis par arriver à Marseille. Des braves gens m'adressèrent à l'*American Friends Service Committie* (organisme d'aide aux réfugiés crée par les Quakers). Ils m'acceptèrent dans l'un de leurs Centres d'hébergement et je pus ainsi obtenir un titre de séjour.

Mais, lors de la rafle générale d'août 1942, je fus arrêté et conduit au camp des Milles. Là, je réussis à éviter deux convois de déportation vers Drancy, en me cachant dans les méandres de la tuilerie, mais je fus arrêté en essayant de me faufiler à travers l'enceinte de barbelés. Le convoi suivant partait pour Rivesaltes. J'y fus donc conduit. De là, je fus déporté, le 14 septembre, "*en direction de la zone occupée*".

Dans le wagon de marchandises prévu pour 40 hommes, nous étions certainement près de 60. Il faisait une chaleur éprouvante, la tinette débordait bientôt, nous n'avions rien à boire. Mais les fenestrons n'étaient pas obstrués par des barbelés, ou carrément fermés, comme sur les trains partant de Drancy vers Auschwitz, et je réussis à passer ma tête entre les deux barreaux horizontaux du fenestron pour observer ce qui se passait dehors. Un homme se trouvant derrière moi me dit : "Si la tête passe, le corps passe aussi !". Je demandais à quelques hommes de se mettre debout derrière moi, et sans réfléchir d'avantage, je fis un rétablissement, passais mes jambes d'abord, me tortillais pour passer le tronc, poussé par quelques mains, puis le tête, et je restais accroché par les mains aux barreaux, à l'extérieur du

train. Je voyais défilier les poteaux télégraphiques et calculais le moment où, m'arque boutant contre la paroi du wagon, je pourrai lâcher prise pour tomber dans le fossé, et non pas sur le ballast. Je parvins à sauter et à atterrir, par un roulé-boulé, dans le fossé. Je crus entendre un coup de feu. Était-ce mon imagination ou la réalité ?

J'avais laissé dans le train ma petite valise. Je ne possédais plus rien, ni papiers, ni documents, ni vêtements de rechange, pas un sou. J'attendis la disparition du train et me cachai. Le soir venu je revins vers la voie de chemin de fer et la longeais. Je pus arriver ainsi à Montpellier, en pleine nuit. La gare fourmillait de monde, un train était en partance pour Marseille, où j'avais quelques amis. Je le pris. Il était bondé, les gens stationnaient dans les couloirs et dans les plate-formes, en bout de wagon. Personne ne fit attention à ce jeune, vêtu tout juste d'un léger chandail sur son pantalon. J'engageai la discussion avec des voisins. Je me fis passer pour un Alsacien qui avait fui pour ne pas être mobilisé par les Allemands, et qu'un passeur avait volé et auquel il avait pris tout ce qu'il possédait. Mon histoire plût, je fis rire ces braves gens. On me donna à manger et à boire. Lorsqu'on vit arriver à l'autre bout du couloir, deux messieurs chapeautés avec des manteaux de cuir, des policiers à l'évidence, je me faufilai hors du wagon, réussis à me glisser sur les tampons et j'attendis qu'on me fasse signe de revenir dans le wagon. Si j'ai pu faire ce genre d'acrobatie, c'est grâce à mon excellence aux cours de gymnastique, pendant mes années de lycée. J'étais meilleur en gymnastique qu'en latin !

En approchant de Marseille, le train s'arrêta presque vers l'Estaque. Sachant que la gare Saint-Charles était toujours très surveillée, je n'hésitai pas, je remerciai mes compagnons et je sautai du train.

A Marseille, un ami fit en sorte que je puisse me cacher dans son hôtel garni. Il prévint un autre *Juste*, M. Champenois, qui accepta de m'aider. C'était un colonel à la retraite, résistant, mort plus tard en déportation. Il me conseilla de m'engager à la Légion Etrangère et m'expliqua comment m'y prendre. Je me fis passer pour un Luxembourgeois, non juif, et je pus ainsi m'engager.

Arrivé en Algérie, quelques jours avant le débarquement des Alliés, je pus participer aux combats de la campagne de Tunisie. Puis je pris part au débarquement des forces alliées en Provence, ensuite à la libération de Lyon, à celle de Belfort, puis à celle de Colmar et, finalement à la défaite du nazisme. Le 8 mai 1945, je me trouvais à l'entrée du tunnel de l'Arlberg, en Autriche. Curieux raccourci de l'histoire, pour un juif autrichien...

Tels sont mes souvenirs d'ancien interné de Gurs et de cette époque. Un parcours peut-être singulier, du fait d'avoir été, avec mon compagnon de mon âge, un des deux seuls "*mâles adultes*" (c'est ainsi qu'on nous dénommait), dans un convoi de femmes et d'enfants... Et puis ensuite, tout s'enchaîna.

Depuis quelques années, je participe avec d'autres anciens au *devoir de mémoire*, dans les collèges et les lycées de la région de Menton, où je réside.

Le temps a passé. Mais je reste vigilant. Nous qui savons jusqu'où pouvait conduire la xénophobie, l'antisémitisme et, en un mot, la haine de l'autre, nous devons rester vigilants.

Notre devoir de mémoire n'est pas exclusif au passé. Il importe aujourd'hui de sensibiliser en permanence nos concitoyens aux notions de tolérance et de fraternité... »

Herbert Traube  
Médaille militaire  
Croix de guerre 1939-1945



Herbert Traube en 2010